

Elisabeth Roudinesco  
*Jacques Lacan*  
*Esquisse d'une vie, histoire d'un système de pensée\**

## **Un Jacques Lacan, sans guère d'objet ni d'expérience**

Jean Allouch

*Extrait – en forme de reproche – du brouillon d'une lettre de  
François Perrier à Jacques Lacan :  
— « vous divisez pour ne jamais régner. »*

### *Prologue (où l'on dit l'essentiel, c'est-à-dire le malentendu)*

Cette remarque, ou pointe, ou pique, ou vérité première, ou demande, fut écrite à Lacan peu après la fondation de l'École freudienne (la lettre est datée du 12 janvier 1965). Ce serait pourtant aujourd'hui seulement – ainsi en va-t-il parfois des textes – qu'elle trouverait une réponse conforme à sa teneur :

— Mais oui, mânes de Perrier. N'est-ce pas là l'acte analytique ? Celui par lequel l'analyste en tant qu'objet divise le sujet – effectivement, comme c'est ici si bien dit – pour ne jamais régner ?

Elisabeth Roudinesco cite semble-t-il très largement (p. 414) cette lettre. Loin d'y localiser le malentendu, de la problématiser ou de l'interpréter, elle se contente de la trouver «sublime» et de nous la présenter comme donnant «un portrait de Lacan d'une grande vérité». Nous allons tout de suite le montrer, cette connivence avec Perrier et cette absence d'une lecture critique de sa lettre reviennent à mettre en œuvre un semblant. L'épouvantail en question est celui-là même qu'agitait Perrier à l'époque, reprochant à Lacan, dans cette même lettre, d'avoir «[...] institutionnalisé tout seul [...]» alors que lui-même, François Perrier, avait refusé à Lacan (qui explicitement le lui demandait) de proférer le «Je fonde [...]», premier mot de l'acte de fondation de l'École française de psychanalyse<sup>1</sup>. Par cette demande, Lacan indiquait ainsi, non en discourant mais en acte, à qui pouvait l'entendre, que ce «je» fondant (c'est le mot : un «je» qui est chocolat comme l'«on est marron», c'est seulement à partir d'un tel «je» qu'il peut y avoir de l'école) était un «je» subjectivé, c'est-à-dire passé en troisième personne, un quiconque donc. Perrier, qui rêvait d'être à tu et à toi avec Lacan, c'est-à-dire d'être considéré par lui comme un rival, qui le quitta en disant : «Je ne suis pas n'importe qui !» (ce qui est pourtant la définition première du psychanalyste), ne sut rien entrevoir de cette finesse : il se déroba, puis hurla que l'autre agissait tout seul !

---

<sup>1</sup> La suite de la phrase (... dont j'assurerai, pour les quatre ans à venir,... la direction), proférée par Perrier, eût fait de lui le premier directeur de cette école. Ou bien faut-il conclure que Lacan ne croyait pas tant que ça au performatif ?

Or E. Roudinesco en rajoute sur ce malentendu. En écrivant ce qu'auraient été les circonstances et conditions qui donnèrent lieu à la profération de ce «Je fonde [...]», elle ne peut s'empêcher d'évoquer l'appel du 18 juin de Charles de Gaulle ; elle «profite» ainsi du fait que cette déclaration, qui n'était d'ailleurs pas inédite pour tous, ce 21 juin 1964 (ce qui met un bémol sur l'aspect «coup de trompette» de l'événement), fut pour finir, mais pour finir seulement, dite par un magnétophone (qui serait à Lacan, selon elle, ce que Radio Londres fut à de Gaulle). Cette analogie avec de Gaulle est à la fois trop et pas assez d'honneur fait à Lacan ; elle méconnaît et nous pousse à méconnaître qu'on ne fonde pas une école comme un parti politique. Pourquoi ramener la singularité problématique de l'événement à une référence supposée connue ? Pourquoi, dans le surgissement de ce magnétophone, ne pas entendre une leçon à la manière de Diogène le cynique, c'est-à-dire en forme de bon mot agi ? Ainsi Roudinesco commence-t-elle son récit par :

«Pour lancer son appel du 21 juin [...] – je souligne car il y a là un “suivez mon regard...” – [...] et fonder son école, Lacan eut recours à un stratagème. Il rédigea un texte et en fit lecture devant un magnétophone.»

Oui certes, ça n'est pas faux, c'est une condensation et comme telle tendancieuse. Cependant les choses ne se passèrent pas ainsi puisque, si Lacan eut recours à un «stratagème» (déjà ce mot..., pourquoi pas «dispositif» ?), ce fut tout d'abord de demander à Perrier de lire son texte (on notera l'équivoque). Le magnétophone ne vint donc qu'en second et comme une réponse au refus de Perrier (un refus qui était un piège). Or la condensation, subtile distorsion, a pour effet de faire passer le magnétophone en premier, Roudinesco ne relatant qu'une page plus loin le refus de Perrier, trait où se signale à quel point son récit est tendancieux. Ainsi renforce-t-elle par un léger coup de pouce sa présentation gaullienne de l'«homme providentiel», qu'elle pourra par ailleurs critiquer dans le sillage de Perrier. C'est mettre, comme Perrier, un chapeau sur la tête de quelqu'un, en l'occurrence Lacan, puis dire à qui veut l'entendre : «Regardez-le, avec son chapeau, comme il est... (ceci, ou cela, ça dépend du chapeau)». Selon Kierkegaard, une telle opération caractérise le débat philosophique. Et c'est en effet de ce côté-là que Roudinesco tire son Lacan, ceci, nous le verrons, jusqu'à escamoter le psychanalyste.

### Hystérisation ?

Il existe désormais quelque chose comme une communauté des supposés connaisseurs de Lacan, composée des lacaniens, les pro, et aussi de ceux qui se sont fait une religion à propos de Lacan et qui désormais s'assoient dessus – dessus son propos, dessus cette religion, dessus Lacan ; cet ensemble compose un *Publikum* au sens de Freud et dont le trait unaire identificatoire est une «communauté réduite aux acquis». Or, par delà ce *Publikum*, le fait est que le *Jacques Lacan* d'E. Roudinesco atteint aujourd'hui en France un large public. Identifiera-t-on cet autre public à l'*Offentlichkeit* de Freud ? Quoi qu'il en soit, cette performance – ça en est une – nous apparaît plus énigmatique que l'on ne l'imagine, et il n'est pas si aisé d'en énoncer le statut. En tout cas, elle ne saurait être sérieusement étudiée qu'indépendamment de deux réactions suscitées par cette publication : l'agacement souvent injustifié des premiers et l'accueil non-critique, parfois franchement béat, des autres (y étant inclus bon nombre de ceux que l'on appelle «critiques»).

Formulons donc une hypothèse : quelque chose, dans ce pavé, à l'endroit de Lacan, se montre ou se dit (l'on aurait du mal, sans cette hypothèse, à rendre compte de l'intérêt que cet ouvrage a pu obtenir, ne serait-ce que sous la forme d'un remous). Mais quoi ? Et comment (ce qui est sans doute la même question) ?

Or voici qu'avoir abordé cet ouvrage depuis l'intérêt qu'il a suscité nous met la puce à l'oreille. Nous devons en effet immédiatement noter que la distinction freudienne *Publikum / Öffentlichkeit* ne convient pas tout à fait. Parmi les lecteurs de ce *Jacques Lacan*, une place spécifique et non négligeable revient à cette branche de la famille en charge de gérer les productions de l'auteur Jacques Lacan et, à travers elle, à tous ceux (aujourd'hui nombreux) qui sont réglés sur Lacan par son biais. Cette fois, cette partie de la famille a réagi haut et fort, faisant savoir sa désapprobation ulcérée<sup>2</sup>. Or il est clair que la survenue de cette désapprobation (prévisible, ce qui n'est pas spécialement bon signe) fait, elle aussi, partie de la performance. Et l'on peut, du coup, conjecturer que certaines approbations dont est susceptible de «bénéficier» ce *Jacques Lacan* ne sont que des désapprobations de cette désapprobation (et de ce dont elle s'origine) ; pour y intervenir en négatif, la référence familiale n'y est pas moins nette. Dans ces deux camps, la performance aura ainsi consisté à provoquer ce que nous proposons d'appeler un soulèvement, fût-ce sous la forme minimale et maintenue intime d'un haut-le-cœur (chez ceux qui désapprouvent) ou d'un soulagement (chez ceux qui les désapprouvent). Pour ce public-ci, flotte, désormais à ciel ouvert, un certain parfum de scandale, même si la teneur de ce scandale n'est pas la même (tout au moins, le croit-on) pour chacun de ces deux camps.

Au regard des problèmes usuels de transmission dans le domaine scientifique, et par rapport aux deux autres que nous avons tout d'abord distingués, ce public «enfamilialisé» fait tache. Etant le plus inattendu, il mérite d'autant plus notre attention. L'ouvrage d'E. Roudinesco va au devant de ce public, le sollicite, le titille en un point sensible.

Nous ne discuterons pas la question mal posée de savoir si E. Roudinesco en fait trop ou pas assez question divulgation de ce que fut la vie familiale, amoureuse et sexuelle de Lacan. Le fait est que Lacan souhaitait que sa vie privée ne soit pas ainsi déployée au grand jour, offerte au premier curieux venu. Il reste non prouvé qu'il ait eu tort sur ce point. Savoir avec qui il couchait tandis qu'il écrivait sa thèse en 1932 n'aide guère à la lire (premier témoin : E. Roudinesco) et pourrait bien, au contraire, embrouiller son monde<sup>3</sup>. On le sait, ce morceau de sa famille à qui il s'en est remis pour la transmission de son enseignement fait beaucoup pour satisfaire à ce souhait d'une certaine discrétion et, on le voit, E. Roudinesco, elle, passe outre, non sans la collaboration d'autres membres de la famille Lacan.

Afin de situer ce passer outre, il y a lieu de rappeler que Lacan, en confiant certaines charges qui tenaient à sa position de «frayeur» dans le champ freudien à certains membres de sa famille (la gestion de ses archives, la publication de son séminaire et de ses écrits, voire la direction d'une «sienne» école) a lui-même ouvert la voie et donc la vanne. E. Roudinesco n'a pas créé de toutes pièces, fruit de son imagination, cette familialisation d'une transmission. Pour avoir aussi eu affaire à cette familialisation, notamment à propos des problèmes

---

<sup>2</sup> Judith Miller, «Un entretien avec Judith Miller», *Le Monde* du 17 septembre 1993.

<sup>3</sup> Ou alors, il faut carrément aller beaucoup plus loin dans l'interprétation psychanalytique du cas Jacques Lacan, seule façon d'échapper au psychologisme voire à la présentation d'un caractère (à dire comme l'«Atmosphère, atmosphère... » d'Arletti).

d'établissement des séminaires de Lacan, nous avons tâché d'en rendre compte d'une autre façon qu'elle, en faisant valoir que l'option prise par Lacan était celle d'une transmission épicière. Cette théorie, autant que faire se peut, c'est-à-dire très largement, respectait ce souhait de discrétion quant à sa vie privée déjà mis en acte par Lacan de son vivant<sup>4</sup>. Elle n'était en rien psychologique, ni caractérologique, tout lecteur de bonne foi l'accordera. E. Roudinesco n'a malheureusement pas pris la peine de la discuter<sup>5</sup> et son ouvrage en pâtit. Ainsi précipite-t-elle son *Jacques Lacan* dans la vanne dont l'accès était laissé seulement entrebâillé par Lacan, faisant valoir du coup ce qui restait maintenu au second plan de notre étude, à savoir le fait que Lacan, en optant pour l'épiclérisme, avait, par-delà sa mort, possiblement laissé sa famille en morceaux. En effet, s'il y a plusieurs filles (ou, ce qui revient au même pour l'épiclérisme, des garçons non héritiers), l'épiclérisme est aussi une élection : une fille, et nécessairement une seule, peut, en se mariant comme il convient selon la règle du jeu épicière, assurer la transmission du *kléros*. De cette élection au conflit puis du conflit à l'éclatement familial il n'y a qu'un ou deux pas, aisément franchissable(s). Le scandale que nous mentionnions est déjà là : qu'un psychanalyste, en mourant, accepte de laisser ouverte la possibilité d'un tel éclatement de sa propre famille – il est vrai qu'on attend aujourd'hui en France du psychanalyste, par-delà un léger vernis de non-conformisme toujours de bon aloi, qu'il s'incline devant les idéaux œdipiano-familiaux, qu'il fasse en sorte que les filles soient des filles, les gendres des gendres, le père un père, la maman une maman, le zizi un zizi, l'absence de zizi une absence de zizi, etc. (soit : l'exact opposé de l'enseignement de Lacan sur le signifiant qui, en aucune façon, ne saurait se signifier lui-même). D'ailleurs, dans bon nombre de travaux contemporains, n'est-ce pas cela même que nous promettent les analystes ? Ne nous garantissent-ils pas qu'ils nous figureront un Nom-du-Père bien à sa place pour faire tenir le Symbolique (majuscule, Votre Honneur), une libido (minuscule, elle) bien réglée sur un bon objet, une paternité et une maternité heureuses, avec leurs modes d'emploi garantis Freud ? Dans un tel contexte d'ordre moral, cela risque donc d'être bien en vain que Judith Miller fasse remarquer que son père s'est «rapidement extrait» de ce «milieu bien pensant»<sup>6</sup> qu'il abominait. Comme les cigognes au printemps, le bien pensant est de retour.

Voile levé sur une vie privée, présentation d'une famille en morceaux, en quel sens peut jouer ce double scandale ? Les mots qui nous sont venus ci-dessus, ceux de «soulèvement», de «haut-le cœur», d'«ulcère» et de «soulagement» nous mettent sur la voie de cette connivence entre histoire et hystérie que Lacan soulignait et sur laquelle, curieusement, E. Roudinesco reste bouche cousue (alors que rien n'est plus vrai !). En nous basant sur les réactions scandalisées ou tristement apologétiques de cette catégorie de ses lecteurs que nous isolons comme étant une «communauté réduite au familial», concluons-nous que ce *Jacques Lacan* provoque aujourd'hui un fort mouvement d'hystérisation à l'endroit de... Jacques Lacan ?

### Un pas de côté

---

<sup>4</sup> Cf. *Le transfert dans tous ses errata*, coll. e.l.p., Paris, EPEL, 1991, Jean Allouch, «Gel», p. 189 - 210. Nous sommes tenté de voir dans l'erreur d'E. Roudinesco (p. 547) attribuant ce travail au «groupe *Stécriture*» en lieu et place de l'*Ecole lacanienne de psychanalyse* un déplacement de son souci d'écarter cette étude de son propre travail.

<sup>5</sup> Le nombre des théories (au sens freudien des théories sexuelles infantiles) susceptibles de rendre compte de cette familiarisation n'est pourtant pas si élevé que ça !

<sup>6</sup> Judith Miller, *op. cit.*

L'histoire, masque sous lequel s'avance E. Roudinesco, ne nous livre pas si facilement que ça du vrai de vrai, du fait réel, indiscutable<sup>7</sup>. Nous pourrions aisément multiplier les lectures critiques de tel et tel événement prétendument «historique» qui nous est offert. A ce sujet, E. Roudinesco n'entend pas jusqu'où va la remarque que Lacan faisait à propos de l'histoire, à Yale University, en novembre 1973 et qu'elle cite (p. 485-486) :

«Sans le document écrit, vous savez que vous êtes dans un rêve. Ce que l'historien exige est un texte : un texte ou un bout de papier ; de toute façon, il doit y avoir quelque part, dans une archive, quelque chose qui certifie par l'écrit et dont le défaut rend l'histoire impossible... Ce qui ne peut être certifié par l'écrit ne peut être considéré comme de l'histoire.»

puis commente :

«Pour un homme qui avait passé sa vie à donner un enseignement oral, à déshistoriser son histoire et à parler par allusion et anecdote, le défi lancé à l'historien était de taille [...]»

Si le défi n'est pas une pure et simple invention d'E. Roudinesco<sup>8</sup>, tout au moins sa taille est-elle largement majorée par elle<sup>9</sup>, comme il se voit déjà dans l'exagération suivante, poussée jusqu'à l'erreur : non Lacan n'a pas «passé sa vie» à «déshistoriser» son histoire, ni même à donner un enseignement oral. Il a aussi écrit, et écrit au sens fort de ce terme, qui n'est pas coucher une phrase sur du papier ; il a aussi, comme tout un chacun, été l'historien de sa propre histoire, ceci, comme tout un chacun, d'une façon souvent tendancieuse<sup>10</sup>. Mais surtout Roudinesco lit cette phrase comme si Lacan n'avait jamais souligné, dans des termes les plus appuyés et les plus nets, que, dans Freud, le rêve relève, justement... de l'écriture<sup>11</sup> – ainsi

---

<sup>7</sup> Nous l'avons montré, pièces en main, ici même et d'entrée.

<sup>8</sup> Le ton de Lacan (cf *Scilicet* 6/7 p. 20 à 25 – il convient de lire l'ensemble de cette discussion sur l'histoire) est surtout constatatif ou assertif. Roudinesco isole cette citation de son contexte : 1) en amont, Lacan définit ainsi l'histoire : «Vous ne pouvez faire de l'histoire qu'en écrivant de seconde main sur ce qui est déjà écrit quelque part», une opération dont la figure la plus caractéristique est la translittération, 2) en aval, Lacan la définit comme «un symbolique qui joint le réel par l'écriture», ce qui rapproche histoire et psychanalyse jusqu'à les identifier, et débouche sur le constat de ce que «[...] vous ne pouvez jamais être sûr qu'un souvenir n'est pas un souvenir écran». Le pivot de l'identification histoire / psychanalyse est constitué par l'analyse définie comme «hystérisation», au point que Lacan finira par sceller cette identification en écrivant l'«Hystoire» (Cf notamment la «Préface à l'édition anglaise du séminaire XI», datée du 17 V 1976, où on lit : «Hystoire que nous ne disons pas éternelle parce que son *aetas* n'est sérieux qu'à se rapporter au nombre réel, c'est-à-dire au sériel de la limite». On lit aussi : «[...] l'analyste ne s'hystorise que de lui-même», où résonne, mais sans que nous sachions bien l'explicitier, le fait de s'autoriser comme une conjonction du tore, de l'histoire et de l'hystérie).

<sup>9</sup> Ceci évoque Jaspers parlant d'Heidegger (cité p. 292) : «Heidegger est une puissance importante, non seulement par la valeur d'une conception philosophique du monde, mais aussi dans le maniement des instruments spéculatifs. Il a un organe philosophique dont les perceptions sont intéressantes. [...] dans le flux de sa spécificité linguistique [...]». Qui a jamais dit mieux qu'ici Jaspers, le statut imaginaire de l'organe phallosophique ? On ne s'étonnera pas, sur cette base, si l'on ose ainsi appeler cet objet éminemment évanescent, de trouver le faible de Roudinesco pour la philosophie associé à une collusion, chez elle, du savoir et de l'initiation (cf. note 15).

<sup>10</sup> Roudinesco considère comme étant un symptôme le fait que Lacan commentait ses propres écrits (p. 464) !

<sup>11</sup> Page 347, Roudinesco écrit : «Ces deux hypothèses – la nature subversive de la doctrine psychanalytique et l'assimilation de l'inconscient à un système de signes – ne faisaient pas partie des conceptions scientifiques de Freud». Passons sur la subversion que Freud n'ignorait certes pas (Roudinesco suggère non sans malveillance que Lacan a inventé la «peste», ce qui est possible mais reste non prouvé), passons sur «système» et «signe», deux mots qui, en l'occurrence ne conviennent pas (que l'Autre soit barré écrit justement que les signifiants ne font pas système) pour objecter : n'est-ce pas Freud qui a écrit que le rêve est un rébus, est à déchiffrer comme tel ?

l'opposition rêve / histoire, sur laquelle elle croit pouvoir tabler (pour relever, elle, le prétendu «défi» ?), pourrait-elle bien s'avérer pipée, et la phrase de Lacan être plus «vicieuse» qu'elle ne le voit. Il ne s'agit pas essentiellement d'une affaire de bonne ou de mauvaise histoire, même si cet aspect du problème ne peut certes être négligé, même si s'avère capital que l'historien choisisse de se faire la dupe de cette illusion selon laquelle il existerait une histoire radicalement non orientée *a priori*. En tirant l'histoire vers l'écrit (comme le fait la traduction dite littérale pour la traduction), Lacan, dans cette phrase, la dirige vers ce défaut essentiel à l'écrit qui rend toute histoire fondamentalement impossible<sup>12</sup>. De là sa confluence avec l'impossibilité du «faire désirer» de l'hystérie.

Il y a donc lieu de dégager – on va le voir, nous y sommes contraints – l'espace de notre lecture. En quatrième de couverture de ce *Jacques Lacan*, l'on nous prévient en effet : «l'histoire retiendra, avec Elisabeth Roudinesco, [...]». Peut-être ! Mais... à quelle place nous assigne-t-on ainsi ? A quelle pression, lecteur, sommes-nous ainsi d'emblée soumis ? Nul ne sait certes ce que l'histoire retiendra, et nul ne peut donc sans abuser s'en prévaloir. Il y a là comme un bluff, dans lequel nous ne sommes pas tenus d'entrer.

Cette abstention a le mérite d'ouvrir une question qui engage notre lecture : pourquoi a-t-il ainsi fallu nous suggérer de nous aligner sur ce que l'«histoire retiendra» ? Serait-ce d'ailleurs là le décisif critère de notre aujourd'hui ? Et n'avons-nous de choix, comme subrepticement on nous le propose, qu'entre nous y soumettre ou apparaître dès maintenant comme n'étant décidément pas dans le coup ?

On le saisit à seulement articuler cet ensemble de questions, l'appropriation de l'histoire dont ce livre est porteur est double. Il ne serait pas seulement un livre d'histoire (*Historie*, en allemand), si tel est bien son statut, c'est-à-dire, très platement, une actuelle écriture d'un certain passé, mais le livre de ce que l'histoire sera. Il ne s'agirait pas seulement de ce qui est présentifié (*Historie*) comme ayant été (*Geschichte*), mais aussi de ce qui est d'ores et déjà aujourd'hui (*Historie*) ce que sera (*Historie* du futur) ce qui a été (*Geschichte*). A lui seul, un tel supplément, un tel étirement, un tel dédoublement de l'histoire (par mainmise sur l'avenir) nous indique que ça n'est décidément pas au sein de cette discipline que cet ouvrage trouve une place conforme à sa teneur.

Sans donc nous laisser prendre au piège, avec seulement un discret pas de côté, accueillons donc ce *Jacques Lacan* pour ce qu'il est : une présentation de Lacan.

### Présence et absence d'Elisabeth Roudinesco

Et une présentation signée : celle de quelqu'un qui n'a pas purement et simplement endossé la peau de l'idéale, abstraite et largement trompeuse figure d'un historien censé écrire d'un lieu situé au-dessus de la mêlée. Ainsi E. Roudinesco répond-elle, à sa façon qui nous concerne et nous importe, à ce constat mis par Lacan à l'entrée de ses *Ecrits*, une invite aussi : ils ne seraient, disait-il, appréhendables qu'en y mettant du sien<sup>13</sup>.

---

<sup>12</sup> Je n'invente pas cette qualification. Un livre publié chez François Maspero en mai 1977 comporte un gros chapitre intitulé «La psychanalyse dans l'impossible de son histoire». Son auteur ? Elisabeth Roudinesco.

<sup>13</sup> Jacques Lacan, *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 10 : «Nous voulons [...] amener le lecteur à une conséquence où il lui faille mettre du sien».

Lecteurs de cette biographie, ce «sien» nous est sensible. Et il va bien au-delà du simple fait que, pour la plupart des cas, nous n'avons aucun mal à repérer qui E. Roudinesco a à la bonne<sup>14</sup>, qui elle a à l'œil, qui elle ménage, qui est pour elle un allié, qui n'est pas de son camp, quelle partie de la famille Lacan la soutient, quelle autre l'exècre, etc, ni aucun mal à distinguer les témoignages qu'elle accueille sans guère de souci critique de ceux dont elle récuse le dire (parfois intempestivement) comme inconvenant.

Peut-être plus essentiellement, cette mise propre à E. Roudinesco nous est-elle sensible dans ce que nous nommerons sa façon. Celle-ci ne comporte pas seulement certains tics de langage, ainsi la si insistante référence à l'initiation<sup>15</sup>, qu'elle affectionne tout particulièrement sans jamais la problématiser ni tenir compte de la remarque de Lacan selon laquelle nous vivons désormais en un temps et lieu justement marqués par son défaut. Cette façon comporte surtout, nous l'avons vu, une manière souvent à l'emporte-pièce de raconter, de situer, d'interpréter, comme s'il n'y avait là pas de problème, comme si la chose dite allait de soi. Pour citer encore ici un autre mot qu'elle affectionne, mentionnons ladite «grave crise mélancolique» (p. 31) de Jacques Lacan, dont le moins que l'on puisse remarquer à son propos est qu'elle n'est pas un fait clinique établi (Malou, Althusser, la mère de Françoise Dolto se voient attribuer le même diagnostic, qui apparaît ainsi comme une sorte de diagnostic favori). Il est vrai que, dans l'esprit d'E. Roudinesco, tout se passant comme si la conception d'Aristote était une vérité éternelle, l'idée de mélancolie va de pair avec la pensée géniale<sup>16</sup>.

Mais voici que cette mise d'E. Roudinesco nous est sensible au point que – confirmation de son incidence – nous saute aux yeux disons une certaine absence d'Elisabeth Roudinesco elle-même dans le récit qu'elle forge pour nous. Faut-il en effet assigner au seul estimable et compréhensible souci de ne pas se mettre soi-même en avant, le fait que le nom d'«Elisabeth Roudinesco» n'apparaisse pas dans l'index ? Une telle non-mention va au-delà. Elisabeth Roudinesco fait effectivement partie de cette histoire, au moins autant que bien d'autres membres de l'Ecole freudienne ou de groupes politico-intellectuels à la fois contemporains et connexes à cette école qu'elle mentionne ici ou là. Le lecteur non informé doit attentivement lire son *Jacques Lacan* pour entrevoir son lien de parenté avec Jenny Aubry, sa grande amitié avec Laurence Bataille, sa proximité avec Louis Althusser, etc. ; mais

---

<sup>14</sup> Un seul exemple suffira. Roudinesco nous parle, page 554, du «grand retour» de Serge Leclaire, qui aurait provoqué une «belle polémique». Je vois plutôt une polémique minable, venue d'une question mal posée, et le «grand retour» me fait plutôt l'effet d'un flop, d'un coup d'épée (heureusement) dans l'eau. Qui de nous deux a raison ? Je ne sais. Mais, en tout cas, son opinion ne saurait se prévaloir, contre la mienne, de l'autorité de l'histoire.

<sup>15</sup> Voici quelques mentions : Lacan en «[...] initiateur solitaire d'une science nouvelle.» (p.74 – mais initie-t-on une science nouvelle ? dirait-on ça de Champollion ?), Kojève «[...] l'initia à un mode oral de transmission du savoir, [...]» (p. 145), «[...] il fut initié par lui [Bataille] à une compréhension originale des textes de Sade, [...]» (p. 188), Lacan donne un exemplaire de sa thèse à Suzanne Merleau-Ponty «Pour l'initier à la nosologie, [...]» (p. 281), il «[...] accepta, de fait, d'être initié à une lecture de Heidegger qui était celle de Beaufret.» (p.298), «[...] Françoise [Dolto] fut touchée par la grâce d'un savoir initiatique qui la transforma jusque dans son image corporelle.» (p.314), «[...] l'expérience de la mélancolie fut pour Althusser le noyau d'un parcours initiatique [...]» (p.389), l'appartement rue de Lille devint un «[...] labyrinthe initiatique.» (p. 504).

<sup>16</sup> Roudinesco use du terme «mélancolie» d'une manière qui reste floue et non historisée : «[...] ce terme [*psychose maniaco-dépressive*] s'était imposé dans le discours psychiatrique pour désigner la mélancolie décrite depuis l'Antiquité comme la folie des créateurs et des hommes de génie». En un étrange anhistorisme, dans un livre présenté comme d'histoire, le référent, ici, resterait depuis toujours le même, seul changerait le terme pris pour le désigner.

cette même soigneuse lecture ne lui livrera explicitement que peu de choses de ce que furent ses engagements à la fois politiques et psychanalytiques de l'époque<sup>17</sup> et l'histoire de ses rapports avec bon nombre de ceux dont elle brosse le portrait et narre les actions.

Ainsi par exemple, et pour commencer par le plus amusant, le récit qu'elle nous offre (p.488) d'un Lacan quittant sans payer une librairie où il venait de se saisir de quelques livres, laissant le caissier interdit et donc empêché de lui réclamer son dû, s'éclaire-t-il singulièrement si l'on sait que ladite librairie était précisément tenue par... E. Roudinesco. N'est-il pas, du coup, notable que les *royalties* obtenues grâce à son *Jacques Lacan* vont payer la dette alors contractée par Lacan ? Que Lacan est donc, ne serait-ce que par ce biais, mis du côté de ses lecteurs ? Il y a là ce que l'on a coutume d'appeler une ironie de l'histoire, laquelle se trouve masquée par ce trop de discrétion dont E. Roudinesco marque sa présence et son action dans l'histoire. Gageons que si elle avait plus carrément voulu son *Jacques Lacan* pour ce qu'il est, une sienne présentation de Lacan, l'ironie et l'humour (hormis l'ouverture, elle, discrètement humoristique du *Lacan au vinaigre*) auraient été moins radicalement absents de son ouvrage.

Pour être plus précis, notons qu'E. Roudinesco apparaît deux fois en tant qu'actrice de l'histoire qu'elle nous offre en récit, mais en usant à chaque fois d'une circonlocution telle que son nom reste non mentionné – de là l'absence de ce nom dans l'index. La première fois (p. 256), elle fait surface en tant qu'auteur de l'*Histoire de la Psychanalyse en France*, la deuxième fois (p 547) en tant qu'«auteur de ce livre» (le *Jacques Lacan*, en fait en tant que journaliste à *Libération*). Rien donc, datant d'avant 1982.

Ainsi donc la promotion du nom d'Elisabeth Roudinesco vêtue en historienne associée à la criante absence de son nom et de son action dans l'histoire même qu'elle nous conte fait-elle problème. L'on songe à ce que les gymnastes appellent un «rétablissement», une réapparition ailleurs, dans une autre position, après un certain mouvement et donc une certaine disparition. C'est ce mouvement qui nous importe, pas seulement son (provisoire) aboutissement. Disons même que seule la prise en compte de ce mouvement comme tel permet de lire ce *Jacques Lacan*, de cerner quel en est l'enjeu. Nous remonterons donc le temps au moins d'un cran, ce qui nous renvoie à *La bataille de cent ans*.

### Une difficulté de méthode

La présentation d'E. Roudinesco est d'autant plus nettement la sienne qu'elle subit, l'on peut s'y attendre, le poids de son histoire, ce qui nous renvoie, a minima, à l'écriture de *La bataille de cent ans*. Quel était en effet le problème qui se posait après la publication de ces 1200 pages ? Comment cette publication engageait-elle une suite ?

Il est dans l'ordre d'une histoire contemporaine d'exiger bientôt certains remaniements. Connexe à l'histoire, à une histoire encore chaude, encore en cours, la publication d'histoire contemporaine fait elle-même partie de l'histoire, on la conçoit telle en tout cas... (même si cette conception, essentiellement non fondée, relève déjà de l'hystérie).

---

<sup>17</sup> Ils n'eurent pourtant rien de secret. Cf. E. Roudinesco, *Un discours au réel*, Paris, Mame, 1973, *L'inconscient et ses lettres*, Paris, Mame, 1975, ou encore : *Pour une politique de la psychanalyse*, Paris, François Maspero, 1977.



En l'occurrence, il est difficile de ne pas voir – et l'itinéraire d'E. Roudinesco en témoigne – que le formidable développement des études historiques ayant élu pour objet le mouvement freudien prit, en France, son départ au moment même où Lacan cessait de soutenir, en le renouvelant, son enseignement. Un président d'une des deux sociétés d'histoire de la psychiatrie et de la psychanalyse alors créées a même déclaré, lors d'une Assemblée Générale de ladite société, qu'il ne fallait pas croire que désormais l'histoire tenait lieu de théorie – une dénégaration, et du meilleur cru. On ne dira certes jamais assez tout ce que nous devons aujourd'hui à ces travaux historiques, qui désormais posent la question de savoir comment il a pu se faire qu'ils se développèrent si tard (comme si déjà jouait une incompatibilité, mais alors, à l'époque, «en faveur» de la théorie). Il n'empêche, l'on ne lira pas ces histoires de la même façon si on en fait des tenants-lieu de la théorie ou si on les met au service d'un questionnement qui, comme Althusser déjà le soulignait, ne peut se dispenser d'une théorie.

L'histoire contemporaine suscite des réactions, provoque, de par son propre mouvement, la survenue de matériaux nouveaux, tandis que, par ailleurs, d'autres données bientôt surgissent ici ou là qui doivent sans attendre être intégrées, situées, réclamant, elles aussi, que soient prises en compte les rectifications qu'elles imposent. Il était donc dans la logique de *La bataille de cent ans* d'en appeler à une suite, et E. Roudinesco ne l'a pas méconnu.

Mais comment procéder ? Il ne se présente guère que deux solutions, dont aucune n'est absolument satisfaisante. L'on pouvait choisir de récrire ce travail qui reste, aujourd'hui encore, et de très loin, inégalé. Mais il n'est pas sûr que, sur certains points décisifs, le remaniement n'ait pas dû être d'une ampleur telle qu'il rendait inconvenante la conception d'une simple «nouvelle version» de la même histoire. Changez la lame du couteau, puis changez le manche... Autre solution, elle aussi boîteuse, l'on pouvait, laissant tel quel le premier ouvrage, lui apporter un supplément l'actualisant en fonction des nouvelles données, mais ceci, immanquablement, allait poser de délicats problèmes à l'endroit de ce qu'il convenait non pas simplement de compléter mais de modifier. Et ce n'est pas l'un des moindres mérites du *Jacques Lacan* que de nous livrer certains faits et considérations remarquables qui, pour diverses raisons (certaines nécessaires, d'autres contingentes) n'avaient pas été recueillis pour *La bataille de cent ans*. On le conçoit, à l'épreuve, il pouvait s'avérer qu'aucune de ces deux solutions n'était véritablement satisfaisante.

Est-ce de là qu'a surgi l'idée d'une biographie de Jacques Lacan ? C'est en tout cas là qu'une telle biographie, dès lors qu'elle était signée Elisabeth Roudinesco, devait s'inscrire nécessairement. Et le problème se compliquait à partir du moment où l'on s'appêtait à faire jouer le décrochement, l'écart séparant une histoire de la psychanalyse en France d'une biographie d'un psychanalyste français, fût-il le plus important. Aux contraintes du problème historique que nous venons de déplier, s'ajoutait la complication d'un changement d'objet (puisque le nouvel objet était désormais «une vie, un système de pensée»).

Venait ainsi au jour une sérieuse difficulté, où la richesse même de *La bataille de cent ans*, ouvrage dans lequel il allait bien falloir puiser, faisait désormais accéder ce pavé en deux tomes au statut d'un objet source, mais aussi d'un objet embarrassant. Ici encore, il n'y avait guère que deux solutions. Pour l'écriture d'un *Jacques Lacan*, soit l'on décidait de tout

repandre à zéro, quitte à devoir y inscrire de très nombreuses et fastidieuses redites (au regard de *La bataille de cent ans*), soit l'on considérait comme su bon nombre des données déjà rassemblées et présentées, centrant ainsi l'ouvrage à venir sur l'exigence de lui apporter compléments et rectifications, et l'on se trouvait immanquablement écrire une biographie passablement de guingois, pas véritablement unifiée ni autonome par rapport aux deux tomes antérieurs de *La bataille de cent ans*.

Telle fut la solution choisie, comme il se voit déjà au seul fait d'un privilège excessif aujourd'hui accordé aux choses nouvelles venues depuis *La bataille de cent ans* et ici présentées souvent à la va-vite (exemples : l'utilisation non critique du témoignage de Marc-François Lacan, l'importance théorique sur-évaluée accordée à l'interview de Lacan par Françoise Giroud paru dans *l'Express*, l'absence d'analyse des témoignages concernant l'étude du borroméen associée à des jugements hâtifs à son propos). Il apparaît clairement que cette solution a le statut d'un compromis symptomatique : l'ouvrage d'aujourd'hui fut annoncé comme un tome III, mais l'on chercherait en vain cette indication d'un tome III dans ses pages : il est et il n'est pas un tome III, un supplément ; il est et il n'est pas une biographie (on en parle comme telle, sans qu'il s'annonce comme telle). Se voulant une étude historique de Jacques Lacan, le nouveau volume ne se suffit pourtant pas à lui même, ne se boucle pas sur lui-même comme peut l'attendre l'acheteur d'aujourd'hui qui entrerait dans Lacan par son biais<sup>18</sup>.

Nous eussions préféré, seule façon de ne pas céder au compromis boîteux, qu'Elisabeth Roudinesco, pour sa présentation historique de Lacan, reprenne tout à zéro, quitte à écrire à nouveau un ouvrage en plusieurs tomes (tel le *Nietzsche* de Curt Paul Janz), quitte à devoir prendre son temps, selon cette belle formule de Marguerite Yourcenar constatant, après vingt ans consacrés à son *Hadrien* : «En matière de livre, il faut savoir attendre». Mais ce n'est pas ici notre préférence qui importe ; importe le livre que nous avons en main.

### Un clivage peut en cacher un autre

Avant même de l'ouvrir, en regardant seulement sa couverture, nous sommes avertis qu'il va s'agir d'un binaire : une vie (seulement esquissée) et un système de pensée (lui revendiquant le statut d'un objet historique). Pour peu que l'on se soit intéressé à Freud, l'on songe immanquablement à Ernest Jones, à son *The Life and Work of Sigmund Freud*, lui aussi binaire. Par comparaison, apparaît où Roudinesco innove : Lacan n'aurait pas tant produit une œuvre qu'un «système de pensée»<sup>19</sup>.

S'agissant d'un psychanalyste, ce clivage vie/système de pensée apparaît certes loin d'aller de soi. Mais soit, jouons le jeu que l'on nous propose, étudions comment dans cette présentation de Lacan signée Elisabeth Roudinesco se met en place et intervient cette distinction. Plusieurs points sont à relever.

---

<sup>18</sup> La publicité le suggère (cf. : «Jeunes générations, ce livre est pour vous»), aussi nous faut-il dire ici que non, préciser que, comme pour Freud et pas mal d'autres, il n'y a aucun chemin pédagogique qui conduirait à Lacan. C'est comme pour une piscine quand on est juché sur le tremplin, il n'y a qu'une solution : plonger.

<sup>19</sup> Dans la suite, toute mention du mot «système» sera à lire avec ces guillemets qu'il serait affreusement lourd de remettre à chaque fois.

## 1) Confluence

Tout d'abord, d'une manière on ne peut plus habituelle, Roudinesco nous présente certains traits décisifs du système comme venant en droite ligne de la vie, de la vie comme un roman, une «destinée balzacienne». En ses termes cela donne : «Tout se passait comme si son propre roman familial continuait à envahir sa doctrine» (p. 477). Mais pourquoi «envahir» ? Pourquoi pas «alimenter» ? Ou étayer ? Quel préjugé cache cet «envahir» ?

Soit le cas du Nom-du-Père. Roudinesco cite tout d'abord Marc-François Lacan sans autre commentaire, sans se demander si Marc-François entendait quoi que ce soit à la doctrine de son frère, sans se démarquer de l'affirmation suivante (p.26) :

Jacques a reçu le nom d'Emile à cause du grand-père paternel qui, plus qu'Alfred, a joué un rôle important dans la découverte du *nom-du-père*.

Puis elle nous fournit une autre origine, familiale elle aussi (p.220) :

Nul doute que sa théorie du *nom-du-père*, qui formera le pivot de la doctrine lacanienne<sup>20</sup>, trouva l'un de ses fondements dans le drame de cette expérience vécue au milieu des décombres et de la guerre.

Il s'agit de Judith, qui ne put, à sa naissance, porter le nom de «Lacan». Judith fait aujourd'hui remarquer qu'il est loin d'être établi que cette «expérience» fut pour son père un drame. Nous ajouterons que Roudinesco, quant à elle, ne propose aucune articulation entre ces deux origines familiales du Nom-du-Père, ce qui serait pourtant exigible dès lors que l'on s'engage sur cette voie d'une recherche des origines. Ceci ne l'empêche pourtant pas de déclarer par la suite (p. 373) :

Grâce aux précieux souvenirs de son frère Marc-François, on sait fort bien (sic !) aujourd'hui que la genèse du concept de *nom-du-père* trouve son origine dans la place occupée par Emile Lacan à l'intérieur de la généalogie familiale.

Faute d'entrer dans une psychanalyse de Lacan, faute d'établir les maillons qui lieraient des choses fort différentes, le fait de maudire Dieu<sup>21</sup> (ce qui est arrivé à plus d'un et d'une), le fait d'avoir une fille hors mariage (ce qui est aussi arrivé à plus d'un et d'une) et l'invention du Nom-du-Père<sup>22</sup> (ce qui n'est arrivé qu'à Jacques Lacan), ce savoir d'une ou des origine(s) ne peut que relever d'une psychologie à la six quatre deux, mais bien faite pour satisfaire les faux curieux.

## 2) Une vie couleur psy et sans analyse

La psychologie est d'ailleurs très présente dans cette vie qu'on nous décrit, et nous ne pouvons que nous en étonner de la part de quelqu'un qui n'ignore pas tout de Politzer, de

---

<sup>20</sup> On a bien lu : LE pivot de LA doctrine. C'est bien trop dire, même si toute une génération a pu croire et croit encore qu'il en était ainsi. C'est méconnaître qu'il y eut un avant le séminaire sur *Les structures freudiennes dans les psychoses*, et un après qui ne laissait pas intacts bon nombre des énoncés cruciaux. Mais surtout, peut-il exister LE pivot pour une doctrine avertie de ce que tout système symbolique (au sens de Lévi-Strauss) commence à quatre ?

<sup>21</sup> Cf. p. 26, la citation de Lacan «[...] j'ai accédé à un âge précoce à cette fonction fondamentale qui est de maudire Dieu [...]».

<sup>22</sup> On aura remarqué que nous n'écrivons pas ce terme comme l'écrit Roudinesco (en italiques et sans majuscules) ; nous nous en sommes expliqué dans *Lettre pour lettre*, Toulouse, Erès, 1984, p. 314.

Canguilhem, de Foucault ou d'Althusser qui, chacun à sa manière, nous ont enseigné, comme Freud, à quel point la psychologie était un bourbier pour la raison analytique<sup>23</sup>.

Roudinesco brosse un portrait psychologique de Lacan. Elle le fait à coup d'anecdotes, de nominations (cf. «Sa Majesté», «fils d'Alfred») et de petits traits, dispersés ici et là dans son ouvrage mais qui donnent pour finir, l'esquisse d'un personnage déplaisant. Citons dans l'ordre, sans souci d'exhaustivité, p. 29 : «L'arrogance était le trait majeur [...]» (qu'en sait-elle ? a-t-elle soupesé tous les traits pour qualifier celui-ci de majeur ?), p. 103 : «Par tempérament, Lacan était un homme libre [...] (on a bien lu : «tempérament»), «[...] il était animé, en 1932, d'une farouche volonté de puissance [...]» (bigre !), «Parvenu à l'âge d'homme, Lacan n'avait donc eu que des souffrances bourgeoises [...]» (mais qui sait ce que furent les souffrances de Lacan enfant, qui peut prétendre les avoir calibrées ?), p. 145 : «[...] une formidable propension à revendiquer la toute-puissance du moi [...]» (qu'est-ce que peut bien être une «toute puissance du moi» si le moi est une image construite sur une autre image ?), p. 161 : «[...] cet homme qui aspirait lui-même à devenir un chef [...]», p. 412 : Lacan est présenté comme le tenant d'une «conscience désirante» (sic !), p. 420 : il est dit avoir eu une «tendresse particulière pour les hommes qui aimaient les hommes», p. 451 : il nous est offert comme étant «devenu un tyran», p. 477 : on nous assure qu'il éprouvait toujours, «[...] à la fin de sa vie, la même haine envers les mères, [...]» (les haïrait-il en tant que plurielles ?), p. 500 : il nous est présenté en «enfant capricieux», affirmant «le primat de son ego», etc.

Il ne s'agit pas seulement d'un «féroce» (cf. la citation un peu plus bas) portrait d'un Lacan détestable et enmoisé, d'un portrait qui ne peut, par son caractère outrancier, que nous amuser et auquel l'on peut opposer d'autres portraits ni plus ni moins valables<sup>24</sup>. Nous l'évoquons ici parce que ce psychologisme empêche E. Roudinesco d'apercevoir et donc de nous présenter le psychanalyste ; plus d'une fois, là où nous pouvons lire l'intervention du psychanalyste elle rabat l'événement sur le trait psychologique le plus plat. Exemple ? Page 337, Roudinesco, après nous avoir raconté que

«Quand Jean Laplanche arrêta son analyse le 1<sup>o</sup> novembre 1963 en lui disant que, malgré les divergences, il resterait son fidèle disciple, il entra en fureur et l'accusa de profiter de lui [...]»,

conclut de l'historiole que Lacan «[...] ne supportait pas d'être quitté [...]». Un sien trait psychologique (souvent jugé négatif) réglerait donc le problème. Or nous avons maintenant un peu de recul et pouvons bien admettre, au moins à titre d'hypothèse pour l'analyse de cette fin d'analyse qui fait donc encore parler d'elle trente ans plus tard, que Laplanche en effet, malgré sa promesse, n'est pas resté «son fidèle disciple» et qu'il a bel et bien «profité de lui », qu'en somme Lacan lui disait clairement, en cet ultime rendez-vous un jour de fête des morts, l'exacte vérité de ce qui se passait et de ce qui allait se passer, bref que Lacan faisait son boulot de psychanalyste là où on lui attribue un sale trait de caractère !

Un autre exemple ? Page 365, Roudinesco nous raconte une historiole qui méritera d'être inscrite au registre des «bons mots avec Jacques Lacan»<sup>25</sup>. On apprend qu'après l'exploit de Youri Gagarine, Lacan voulut se rendre en URSS. Un dîner est organisé, avec un certain

---

<sup>23</sup> Page 386, Roudinesco écrit : «Conscient du danger que représentait l'avancée de la psychologie sur la scène française du freudisme, Lacan se montra très favorable à l'anti-psychologisme de Foucault».

<sup>24</sup> «[...] Jacques Lacan était à l'opposé : le sentiment le plus fin de la différence de chacun, y compris la sienne, le tact, la loyauté, l'exigence...» Judith Miller, *op. cit.*

Léontiev comme personnage à séduire puisque susceptible d'inviter Lacan. Tandis que Léontiev et Lacan gardaient le silence un temps indéceusement long, Zazzo, en fonction d'entremetteur, pour rompre la glace et les inciter à parler, lança la conversation sur Gagarine et la psychophysiologie des cosmonautes. Lacan intervint alors, proclamant d'un ton «péremptoire» :

— Il n'y a pas de cosmonaute.

Puis ajoutant, confronté à l'indignation manifestée par Léontiev, et cette fois didactique :

— Il n'y a pas de cosmonaute tout simplement parce qu'il n'y a pas de cosmos. Le cosmos est une vue de l'esprit.

Pourquoi donc conclure, comme le fait Roudinesco en psychologisant l'anecdote, qu'«une fois de plus, il avait fait preuve de maladresse», qu'il «était capable de se mal conduire face à des hommes de science [...]», alors que nous pouvons déduire de ce récit que Lacan s'est alors parfaitement bien conduit, fût-ce au prix de devoir sacrifier le voyage dont le projet fut, en effet, à partir de l'incident, laissé en plan. Lacan a, cette fois, mis en œuvre une épreuve qui s'est avérée décisive. Si l'antipavlovien Léontiev ne pouvait pas entendre qu'il n'y avait pas de cosmos (thèse de Koyré, comme le rappelle Roudinesco), il ne valait pas la peine d'aller en URSS dire quoi que ce soit de la psychanalyse version Lacan ! Autant régler l'affaire en un dîner ! Où est donc la «maladresse», sinon vis-à-vis d'un arrivisme dont on voit ici que ce n'était pas sur lui que Lacan réglait ses paroles et ses actes, même s'il arrive à Roudinesco de l'imputer à Lacan (cf. p. 74) ?

### 3) L'«initiateur solitaire»<sup>26</sup> et sans expérience

Tirons-nous de quelques historioles dont Roudinesco aurait raté ce qu'elles recélaient d'enseignement (une expérience qui peut bien arriver à tout un chacun) une conclusion exagérée ? Est-il faux d'affirmer que son Jacques Lacan fait disparaître, derrière un portrait psychologique du bonhomme, Lacan en tant que psychanalyste ? Que cet ouvrage ne fait pratiquement pas état de ce que furent son expérience et son objet ?

On chercherait en vain, dans ce *Jacques Lacan*, hormis Schreber tout de même évoqué mais d'assez loin, ce que furent les grandes lectures cliniques de Lacan (il n'y a pratiquement rien sur Gide, sur Hans, sur l'homme aux loups, sur Anna O., sur Hamlet, sur Antigone, sur la trilogie de Claudel, sur tous les cas de la littérature analytique qu'il a étudiés dans leurs détails) et en vain aussi sa doctrine (ou mieux : sa problématisation) du délire, de l'obsession, de la perversion, de l'angoisse, du fantasme, de la pulsion, de la répétition, du deuil, du «rapport sexuel» (son caractère non-inscriptible fut pourtant l'une des plus capitales trouvailles à la fois cliniques et théoriques de Lacan), de l'acte analytique (une année de séminaire) tous termes carrément absents de l'index, de la demande, de l'entre-deux morts, et même du transfert. Pas un mot sur le binaire acting-out / passage à l'acte, ni sur le ternaire castration / frustration / privation, ni sur le développement en tableau du ternaire inhibition / symptôme / angoisse. L'«unebêvue», une des ultimes trouvailles capitales de Lacan puisque remettant en question le statut même de l'inconscient, n'est pas davantage mentionnée.

---

<sup>25</sup> Jean Allouch, *132 bons mots avec Jacques Lacan*, Toulouse, ERES, 1988. La traduction espagnole (de Marcelo et Nora Pasternac) comporte *213 ocurrencias* (Mexico, éd. Sitsa, 1992), et le jackpot irait en français jusqu'à la publication de 321 bons mots (ils sont depuis belle lurette recueillis et écrits) si la ferveur pour la psychologie lacanienne n'empêchait cette nouvelle édition.

<sup>26</sup> Nomination de Lacan que l'on trouvera page 74.

Pratiquement tout ce que Lacan a écrit au sens de «formalisé» (ses «mathèmes») est également absent et le problème n'est donc jamais posé, comme problème, du statut de ces écrits dans l'expérience clinique. Quant aux présentations de malades, pourtant si décisives, seule la première et la dernière échappent à l'oubli, mais pas un mot sur le fait que Lacan y tenait beaucoup et ne s'y tint pas moins (avec une régularité digne d'un contrat style IPA), ni aucune discussion de l'incidence de ces rencontres ou de telle ou telle de ces rencontres sur sa «pensée». Si mesurer avait ici le moindre sens, nous dirions qu'il fut pourtant certains malades qui ont compté autant qu'Heidegger. Comme Borges, Lacan n'était pas étranger au fait que cinq quelconques minutes d'un quelconque pauvre bougre sont plus importantes que tout ce que contient notre philosophie.

Mais Roudinesco elle-même nous dit noir sur blanc sa massive éradication de l'expérience de Lacan, de sa problématisation et donc de son objet que nous venons de noter ; elle le fait à propos de Marguerite Anzieu transformant ainsi Lacan un pur penseur ayant essentiellement rapport à d'autres purs penseurs.

La publication en octobre 1990 de *Marguerite, ou l'Aimée de Lacan*, n'a pas empêché Roudinesco d'écrire aujourd'hui un certain nombre d'affirmations dont le moins que l'on puisse dire est qu'elles étaient démenties par avance dans cette étude ; ainsi, le moins qu'il convenait de faire eût été de les discuter pour étayer voire justifier un désaccord. Il nous semble saugrenu, en effet, d'affirmer en 1993 et d'emblée et sans aucune preuve que «Rien ne prouve néanmoins que cette paranoïa ait été aussi construite et organisée que Lacan l'affirme» (p.71), alors qu'en effet Lacan déploie dans leur détail les points-nœuds de cette organisation paranoïaque (notamment le rapport de la maladie dans ce qu'elle a de plus concret, de plus textuel, avec l'histoire de Marguerite dans sa famille) et alors que nous avons consacré un chapitre entier à montrer comment s'articulaient les différentes thématiques délirantes en même temps que se composait le réseau des persécuteurs. Il paraît pour le moins saugrenu d'affirmer aujourd'hui (p. 60) que Lacan «ne s'intéressait à cette femme que pour illustrer sa doctrine de la paranoïa et rédiger une œuvre théorique [...]», ou encore (p.71) que Lacan fut, face à Marguerite, «sans jamais chercher à écouter une autre vérité que celle qui confirmait ses hypothèses», alors que nous avons consacré deux chapitres à montrer comment sa rencontre avec Marguerite avait conduit Lacan à abandonner son préjugé de départ, celui selon lequel les psychoses relèveraient du concept jaspersien de processus.

Lacan le dit lui-même, comme nous l'avons fait valoir ? Oui ! Mais peu importe à E. Roudinesco qui, à l'occasion, peut mettre en branle une petite machine interprétative susceptible de tout absorber. Ainsi lorsqu'il s'agit de soutenir l'idée (fausse) selon laquelle Lacan, au début des années trente, abordait la folie à partir du primat de l'inconscient (p.78) et qu'il faut bien tout de même tenir compte de ce que Lacan, dans sa thèse, écarte explicitement ce primat au profit d'une *psychanalyse du moi*, peu importe, Roudinesco a la réponse : c'est que Lacan, disant cela, «utilisait une terminologie freudienne conforme à l'orthodoxie régnante», ou encore : «restait tributaire, à cette époque, d'une représentation du freudisme centrée sur une certaine lecture de la deuxième topique». Je dis que tu dis blanc. Tu dis noir ? Peu importe ! Ce noir n'est que le signe d'un passé pas encore complètement réglé ! Tu dis bien blanc ! Il n'y a qu'un os, mais décisif, c'est que Lacan lui-même, avec l'invention du stade du miroir, quatre ans plus tard, mettait effectivement en œuvre cette psychanalyse du moi que Roudinesco jugeait par avance rétrograde.

Roudinesco ne se limite pas à nous dire que Lacan n'aurait rien appris avec Marguerite, elle va jusqu'à s'engager dans l'interprétation sauvage. Lacan (p. 59) se serait approprié «le destin de cette femme pour construire un "cas" dans lequel il projeta non seulement sa propre représentation de la folie féminine, mais ses obsessions familiales et fantasmatiques». Lancée sur cette voie, Roudinesco finit par faire de Marguerite un «double» de Lacan (p. 74), affirmation dont le sérieux se trouve tout de même pour son lecteur relativisé (si tant est qu'il s'y soit laissé prendre) lorsque, seize pages plus loin, elle fait aussi de Marguerite un double féminin de Crevel. Alors ? Si le double de mon double est mon double, faut-il conclure que Crevel serait un double de Lacan et réciproquement ?

De telles intempestives affirmations ne sont pas seulement fausses au regard de ce que l'on peut appréhender au titre de faits (si Marguerite avait été comme nous la présente Roudinesco page 254, une «retraîtée du délire»<sup>27</sup>, elle n'aurait certes pas eu la force d'obtenir du tribunal et après s'y être pris à deux fois, que ses médecins la libèrent), elles sont aussi difficilement conciliables avec la conception selon laquelle Lacan aurait fait son analyse avec Marguerite (p.108). Un double aurait-il une vertu analysante ? Ce serait une grande découverte clinique<sup>28</sup>.

Selon Roudinesco, Lacan utilisa Marguerite, n'apprit rien d'elle, la transforma en une illustration d'un savoir déjà là. Mais que sert une telle éradication de l'expérience de Lacan avec Marguerite ? Nous passons ici, en répondant à cette question, de la vie sans analyse au système : cela sert à faire valoir que ce fut de Dali que Lacan tint, à l'époque, la transformation de son savoir sur la paranoïa (p. 55). Mais pourquoi faudrait-il à ce point que *seul* Dali ait eu cette fonction enseignante ? Déjà tout le statut du système est présent dans cette question.

Plus précisément dit, nous venons de saisir, à propos du cas clinique qui se trouve être le plus largement développé dans ce *Jacques Lacan* et sur le vif, comment le dit système de pensée de Lacan se forge sur fond d'éradication de son expérience clinique. Seul Dali serait intervenu, et le cas est une pure illustration d'un savoir par ailleurs acquis.

#### 4) Divergence ?

---

<sup>27</sup> Page 71 déjà, Roudinesco présentait Marguerite comme une «femme saisie par l'anonymat de la psychiatrie asilaire et dont le propre personnage restera lettre morte». Puis encore, page 256 : «Quand l'aventure du cas, du mythe et de la folie prit fin, Marguerite connut le destin anonyme des pensionnaires d'asile. Elle qui avait été observée, pillée, fabriquée, travestie, mythifiée pour les besoins du discours psychiatrique, [...]». Ce sont là des mots violents, «féroces» (pour user d'un terme qu'affectionne Roudinesco), et qui, sans l'écrire franchement accusent néanmoins Lacan. Faisant large mesure, Roudinesco ne recule pas alors à nous assurer que Marguerite «détestait» Lacan, ceci sans le moindre commencement d'une preuve. Le détestant, se serait-elle livrée à lui comme elle l'a fait ? Aurait-elle été assez sottise pour ne jamais entrevoir, durant les quinze mois durant lesquels ils s'entretinrent et même, selon Roudinesco, «ne se quittèrent plus» (p. 59), que Lacan était en train de la piller ? Quant à l'affirmation d'une fin de l'«aventure du cas», sans même renvoyer Roudinesco à une bonne lecture, soit au chapitre III de *Marguerite, ou l'aimée de Lacan* justement intitulé «Les suites du cas», qu'il nous suffise de lui faire remarquer qu'elle-même, aujourd'hui, en parle encore, et qu'elle a contribué, dans un passé récent, à faire valoir l'actualité du cas.

<sup>28</sup> Roudinesco ré-affirme cette thèse en dépit de ce que lui écrivait Didier Anzieu (lettre citée page 256) et malgré notre étude qui pourtant n'est pas muette sur la place de Lacan dans la structure. Ici aussi, comme mentionné plus haut, elle affirme alors-même qu'elle cite Lacan faisant valoir autre chose (qu'il eut l'impression de faire une analyse non pas avec Loewenstein mais à son séminaire).

Mais cette disparition de l'analyse entre vie et système de pensée n'est pas sans produire des effets, conduisant notamment Roudinesco à opposer les deux termes de son binaire. Ce n'est pas elle, pourtant, qui invente le clivage qu'elle fait valoir. Déjà Loewenstein distinguait chez Lacan un bon et un mauvais, du «à prendre» et du «à rejeter» :

«Il a toujours présenté pour moi une source de conflit : d'une part son manque de qualités de caractère, d'autre part sa valeur intellectuelle que j'estime hautement, non sans désaccord violent.»<sup>29</sup>

De même Louis Althusser, dans une lettre à Diatkine<sup>30</sup> :

«Pourquoi vous laissez-vous aller à refouler l'œuvre de Lacan ? C'est une erreur, c'est une faute que vous ne devez pas commettre et que pourtant vous commettez. Vous me répondez par le personnage de Lacan, mais il ne s'agit pas de cela : il s'agit de son œuvre [...]»

Commentant la position d'Althusser vis-à-vis de Lacan, Roudinesco appuie lourdement sur la chanterelle de ce clivage (p. 397) :

«Cet éloge de la démarche lacanienne était accompagné d'un portrait lucide et féroce du "style" du maître et des manies de ses disciples [...]»

Roudinesco va même jusqu'à forger, entre vie et système, d'artificielles contradictions, nous voulons dire des contradictions qui ne sont que fonction de ses propres préjugés psychologisants. Nous le demandons, en lisant la page 240, en quoi n'avoir pas été résistant durant la guerre serait en désaccord avec son système de pensée ? Ne serait-ce pas heuristiquement préférable, là où l'on croit voir une contradiction, de se demander en quoi ce non engagement fut cohérent avec la doctrine lacanienne de l'époque ?

Autre cas : les journaux ont beaucoup cité le deuxième paragraphe de la page 275 où Roudinesco ramasse en une phrase ce qui lui paraît être la situation de Lacan à l'automne 1953. Elle conclut :

Et c'est au cœur de cet imbroglio qu'il commença à élaborer un système de pensée qui était en contradiction radicale avec ses manières de vivre. Dans ce système, en effet, Lacan accordait un privilège absolu à l'élucidation du rapport du sujet à la vérité.

Là encore, on ne voit pas pourquoi (hormis une référence à la vérité comme *adequatio rei et intellectus*, c'est-à-dire hormis cet abord classique de la vérité vis-à-vis duquel Lacan, justement, se démarquait<sup>31</sup> en soutenant que la vérité a «une structure de fiction», hormis la conception corollaire de la réalité comme donnée, ce qu'il ne récusait pas moins) il y aurait «contradiction» entre son système et le fait de masquer sa pratique des séances courtes – d'autant plus que le masquage était notoire, était donc un semblant, et mis en œuvre comme tel.

Un peu plus loin (p. 327), Roudinesco réitère, écrivant cette fois que Lacan ne s'applique pas à lui-même la castration qu'il théorise. Pourquoi ? Là encore, parce qu'il ne renonce pas à ses séances à durée variable, ce qu'elle interprète comme un maintien chez lui de sa croyance en la toute-puissance du moi !

---

<sup>29</sup> Lettre à Marie Bonaparte, citée page 123.

<sup>30</sup> Citée page 401-402.

<sup>31</sup> La même pseudo-contradiction, fondée sur la même conception non-lacanienne de la vérité se retrouve page 525. A l'instant de la mort, Lacan pouvait bien, si ça lui convenait ou convenait à ses proches, se faire hospitaliser sous un faux nom sans pour autant être taxé d'agir en contradiction avec sa théorie !



Lacan, en effet, se plaisait à théoriser avec une infinie subtilité la doctrine de la castration, il fustigeait tous les dangers auxquels s'exposait le sujet dans sa croyance en la toute puissance du moi, et il ne songeait pas un instant à appliquer à sa propre personne un si bel enseignement.

En dehors du problème des séances à durée variable (où elle ne sait voir que le fait d'une intervention arbitraire du psychanalyste et liée à sa toute-puissance<sup>32</sup>), Roudinesco n'oublie qu'une chose, à savoir que c'est précisément en tant qu'il «théorise» que Lacan s'applique à lui-même la castration. Elle remarque bien, pourtant, que Lacan eut le souci constant de rendre compte de son expérience analytique en des termes ou plus exactement grâce à une formalisation qui soit discutable, contestable, soumise au jugement du non-analyste. Mais elle reste aveugle sur le fait que cette soumission-là est le lieu effectif de sa castration (et non pas dans la soumission à un standard technique de l'IPA qui n'a jamais symboliquement châtré personne !).

Que dire enfin, autre pseudo-contradiction, de l'impayable remarque (p. 250) à propos de l'amour de Lacan pour sa fille Judith ? Citons :

Nombreux furent ceux parmi les psychanalystes et les amis qui essayèrent de dire à ce père amoureux de se tempérer. Celles-ci étaient d'ailleurs totalement contradictoires avec la doctrine œdipienne qu'il enseignait.

A quoi donc se rapporte le démonstratif ? On le cherche en vain ! Et l'on conjecture qu'il doit bien y avoir quelque rapport entre ce trébuchement d'écriture (il n'y en a que fort peu de cette sorte dans ces 700 pages) et l'affirmation pour le moins curieuse selon laquelle la doctrine œdipienne enseignerait aux pères d'avoir pour leurs filles un amour tempéré. A ce compte, il faudra bientôt introduire le concept d'«amour tempéré» dans le vocabulaire de la psychanalyse.

## 5) Sur le statut du système<sup>33</sup>

<sup>32</sup> Cf. p. 271 : «[...] il mettait en œuvre une technique de la séance à durée variable qui consistait à suspendre celle-ci arbitrairement. Il inversait la signification des règles standard en prenant la liberté de mener la cure non pas dans le respect d'un droit du patient à jouir librement de son temps de parole, mais dans la toute-puissance de l'analyste, placé en position d'interprète dans la relation transférentielle.» Objection : si la suspension de séance a valeur d'interprétation, elle ne peut ni être arbitraire ni relever de la toute-puissance de l'analyste. L'interprétation analytique est une soumission à la singularité textuelle du matériel, elle suppose, comme telle, chez l'analyste, une toute autre position libidinale que celle d'une toute-puissance.

<sup>33</sup>Nous n'étudierons pas ici le forçage et les biais par lesquels Roudinesco tente de donner quelque peu consistance à cette notion lacaniennement erronée d'un «système de pensée», et pas non plus la temporalité qu'elle croit discerner dans le parcours doctrinal de Lacan. Trois mots donc. 1) Le forçage apparaît patent lorsque Roudinesco écrit (p. 356), : «Il n'y avait plus alors qu'à traduire le concept freudien d'*Ichspaltung* en montrant que [...]». Quiconque aura quelque peu fréquenté les séminaires de Lacan, soit en y ayant assisté soit en lisant les sténotypies, est au moins averti de ceci : jamais Lacan ne s'est trouvé, en tant que frayer, dans une position où «il n'y avait plus qu'à...». De quel point de vue, d'ailleurs, pourrait-on affirmer un pareil moment ? 2) Sur au moins un des biais, faisons remarquer que la notion de «refonte» (non plus tant «relève», mais s'y adjoint celle de «révision»), en son sens premier (on refond une pièce de monnaie), implique qu'il s'agisse toujours des mêmes éléments et qu'elle ne se prête donc pas particulièrement bien à ce que Roudinesco veut lui faire endosser (l'appropriation par Lacan d'autres pensées que la sienne). 3) Quant à la temporalité qui nous est proposée, le forçage n'est pas moins net qui nous présente (p. 283) comme un inaugural moment de «refonte d'ensemble» (sic) la conférence sur «Le mythe individuel du névrosé» du 4 mars 1953 en lieu et place de celle du 8 juillet de la même année intitulée «Le symbolique l'imaginaire et le réel» (et non pas «Le Symbolique, le Réel et l'Imaginaire»). Pendant plus de vingt ans, et avant de les problématiser comme telles durant encore un paquet d'années, Lacan n'a cessé de dire que ces trois catégories étaient ses catégories (ou dimensions ou registres)

En un remarquable bouclage, le statut du système de pensée, détaché de la clinique, de l'expérience (psychiatrique et analytique) qui fut celle de Jacques Lacan, se trouve lié à son portrait psychologique. Lisons (p. 74), autrement dit prenons un cas exemplaire (que Roudinesco, d'ailleurs, par la généralisation à laquelle elle procède, pose comme tel) :

De fait, Lacan agissait avec Jaspers comme avec la plupart des auteurs dont il s'inspirait. Chaque emprunt conceptuel, chaque référence à une notion, chaque regard sur une doctrine lui servaient toujours à se déplacer ailleurs, [...]

Jusque là nous suivons d'autant plus volontiers que nous avons nous-même fait valoir la fonction cruciale du «ce n'est pas ça» dans le frayage de Lacan<sup>34</sup>. Mais à quoi tiennent chez Lacan ces variations, ces changements de référence ? Selon Roudinesco, pas à l'expérience, c'est-à-dire à ses difficultés, voire à ses impasses, pas non plus au désir d'en rendre compte auprès du non-analyste, non. Voici Dame psychologie dans ses plus beaux atours : ces variations servent à Lacan

à jouer à la fois le rôle de pourfendeur des valeurs anciennes, d'héritier d'une longue tradition d'ancêtres et d'initiateur solitaire d'une science nouvelle.

Que Lacan ait parfois joué au pourfendeur, que ces diatribes aient trop souvent cautionné, chez ses élèves, le traitement par le mépris d'un certain nombre de textes ou d'œuvres essentiels, nous ne saurions le contester. Mais, s'il y a lieu en effet de remédier aujourd'hui à cet état des choses, de revisiter Breuer, Bleuler, Jung, Klein, Federn, Graf, Fromm, etc., celui-ci n'autorise nullement à conclure que c'était pour jouer le rôle de pourfendeur et d'initiateur que Lacan empruntait des concepts, les travaillait, en changeait. L'hypothèque psychologique brouille la vue d'E. Roudinesco ; elle ne saisit pas qu'en procédant ainsi Lacan utilise les concepts, tout simplement... pour ce pour quoi ils sont faits : chiffrer une expérience, et que les modifications qu'il leur fait subir ainsi que ses changements de référence sont à situer au regard des questions posées par cette expérience, pas seulement pour des raisons internes à sa doctrine (qui interviennent aussi) et non pas pour faire l'intelligent dans le cénacle des grands penseurs.

Mais, à l'endroit du système ainsi mis en place par Roudinesco en quelque sorte contre le déplaisant bonhomme Lacan, une remarque supplémentaire doit ici être introduite. Non sans quelque étonnement, nous notons en effet que ce système de pensée de Lacan se trouve être chez elle, tout au moins jusqu'à un certain point de son élaboration (celle de Lacan), l'objet d'une grande admiration. Là encore, elle n'y va pas avec le dos de la cuillère, la même supplémentaire et excessive charge qu'elle faisait porter sur ses jugements négatifs se retrouve dans ceux usuellement jugés positifs. Ces jugements surviennent surtout au milieu de son ouvrage : «une magnifique théorie de la cure» (p. 333), «un éblouissant commentaire [du *Banquet*]» (p. 334), «une formule géniale [de l'amour]» (p. 334), «Lacan réussissait un véritable exploit [l'interview dans l'*Express*<sup>35</sup>]» (p. 346), «cette magnifique opération théorique» (p. 358), «il fut génial quand il répliqua à Goldman» (p.444), «un penseur génial»

---

fondamentales, et de les faire jouer comme telles ; mais il n'empêche, Roudinesco (sans même discuter la chose) déclare, elle, que le texte inaugural de la refonte fut celui du 4 mars, autrement dit celui qui fait valoir «l'entrée en scène de la pensée Lévi-straussienne. Une fois encore (cf. ce que nous avons relevé à propos de Dali) Lacan nous est présenté comme ayant essentiellement affaire aux pensées des autres grands hommes.

<sup>34</sup> Jean Allouch, *Freud, et puis Lacan*, Paris, EPEL, 1993.

(p. 513), «ce grand théoricien de la vérité» (p. 525), et leur place déjà nous indique de quel Lacan Roudinesco fait un si grand éloge.

A cela s'ajoute la curieuse affirmation d'une «recherche de l'absolu» censée caractériser les derniers moments du frayage de Lacan. Cette qualification, nullement étayée, ne saurait être située que comme une imagination de l'auteur de ce *Jacques Lacan*. Sans même nous référer à ce que furent effectivement les problèmes abordés par Lacan à ce moment-là (des problèmes que Roudinesco laisse largement de côté), en nous en tenant donc à ce Lacan qu'elle encense, comment ne pas noter qu'une telle quête de l'absolu n'a à proprement parler aucun sens chez quelqu'un qui a fait valoir que l'Autre n'existe pas (la recherche de l'absolu ne saurait en effet être que celle d'un Autre non barré).

En mettant ensemble cette magnification de la pensée de Lacan et cette affirmation d'une quête d'absolu comment ne pas voir que la dite pensée de Lacan, avec celle de tous ces grands hommes (il n'y a pas ici mention d'une pensée de femme dont il se serait aussi inspiré<sup>36</sup>) au panthéon desquels Roudinesco hisse Lacan, est ici l'objet d'une phallicisation ? Que l'on nous offre donc une pensée-phallus-(imaginaire) ? Ainsi s'expliquerait le succès éditorial de l'ouvrage ! Ce n'est pas tous les jours que l'on rencontre un phallus de cette taille et, qui plus est, un phallus en bataille, en bataille de cent ans ! Mais confirmerons-nous cet *Einfall* ?

Oui ! Nous avons déjà ici même rencontré l'organe d'Heidegger, ce qui donne sa juste portée à ce que Roudinesco appelle un «vibrant hommage» de Lacan à Martin Heidegger. Nous avons déjà noté à quel point chez Roudinesco le savoir vaut en tant qu'initiatique (de là sa dévalorisation des mathèmes, bien peu faits pour titiller la demande d'initiation : on ne s'«initie» pas à  $f = mg$ ) ; or l'initiation est ce rite par lequel un sujet accède à sa place dans la fonction phallique. Mais il y a, si l'on ose dire... plus. En effet l'histoire de ce système de pensée nous est ici présentée comme rien de moins qu'un gigantesque acte sexuel (il aurait duré cinquante ans). Lisons : tout commence avec les «pères» puis la rencontre avec les «folies féminines», pour bientôt déboucher sur «l'âge d'homme» ; ce seront ensuite «la puissance et la gloire», avec son point limite et tournant (la «recherche de l'absolu») et enfin, après un bref temps où l'on entrevoit, Lacan «à bout de souffle»<sup>37</sup>, comme nous le prévoyons désormais et comme toutes choses phalliques finissent, voici la déconfiture.

La recherche de l'absolu se prolonge en effet, chez Roudinesco en une autre affirmation aussi à l'emporte-pièce, qui à la fois la dément et la confirme, celle selon laquelle, ultimement, Lacan se serait comme précipité dans «un processus d'abolition de son discours». Citons par exemple ce qui est dit à propos de l'étude de Joyce (nous trouverons une nouvelle et dernière fois bien des choses déjà notées, l'autobiographie, la projection, le psychologisme, l'imputation et, nouveau venu mais venu dans le droit fil d'une absence de problématisation

---

<sup>35</sup> Lacan a donné bien d'autres interviews et tout aussi limpides du point de vue présentation de sa doctrine. L'exagération est là patente.

<sup>36</sup> Il y aurait eu une «rencontre manquée» avec Mélanie Klein ; est-ce à dire qu'avec Heidegger ou Kojève ou Hyppolite ou Lévi-Strauss la rencontre aurait été réussie ? Qu'on demande à Lévi-Strauss son avis !

<sup>37</sup> On nous présente (p. 468) Lacan «à bout de souffle» alors qu'il va produire l'un de ses discours les plus décisifs et les plus novateurs (la conférence intitulée «la troisième»). Quant aux disciples «épuisés par l'aventure de la passe», on nous permettra de témoigner ici que tel n'était pas le cas pour un bon nombre d'entre eux, qui ne considéraient pas que la passe fut une «aventure».

du statut des mathèmes, la rumeur sur les nœuds, datant des années 75, comme étant une affaire où Lacan perdait les pédales) :

En interprétant Ulysse comme un roman autobiographique, Lacan s'identifiait à Joyce pour parler du drame du fils d'Alfred, hanté depuis toujours par la volonté de se faire un nom. Mais en évoquant la schizophrénie de Lucia, il racontait aussi la tragédie d'un père habité par la culpabilité de n'avoir pas su transmettre son nom à sa fille. La confrontation avec l'univers joycien avait donc pour effet non seulement de replonger Lacan dans la contemplation fantasmatique de son histoire, mais d'accentuer le processus d'abolition de son discours, déjà largement amorcé par la pratique des nœuds (p. 482).

Ainsi trouve son statut, celui d'une détumescence, cette indication d'une fin de l'histoire de la psychanalyse en France que Roudinesco nous présente comme étant le fait de Lacan. Citons encore : «Lacan basculait lui-même dans un exercice langagier de la psychose» (p. 482), «il s'empara de l'écriture joycienne au point de dissoudre son enseignement» (p. 483), et Roudinesco, allant jusqu'au bout dans la description de cette débandade, ne nous épargne pas la figure de la femme de Lacan, Sylvia, «épuisée par le spectacle quotidien des nœuds» (p. 493)<sup>38</sup>.

Voici donc le statut du système de pensée : phallique, jusque dans son histoire. E. Roudinesco nous présente son *Jacques Lacan* comme un déplaisant personnage mais affublé d'un formidable phallus (tête pensante) engagé durant un demi siècle dans une non moins formidable copulation homosexuelle jusqu'à sa dissolution finale ( le «sa» indiquant ici en cascade les trois termes : dissolution de la copulation, du phallus et du personnage). Devrions-nous plus précisément qualifier cet acte sexuel de sadique ? Nous le suggère en tout cas ce lapsus calami qui, alors qu'elle transcrit (p. 403) l'acte de fondation de l'EFP, fait écrire à E. Roudinesco, au lieu de «qui restaure le soc tranchant de sa vérité [celle de Freud]» : «... le choc tranchant de sa vérité».

Nous intitulations la dernière partie de ce compte-rendu : «un clivage peut en cacher un autre» ; nous sommes maintenant en mesure de préciser les termes de ce jeu de cache-cache. Le clivage le plus manifeste, celui de la personne et de la pensée, cache et révèle celui que la finesse clinique de Karl Abraham avait su isoler en faisant valoir «la fonction du partiel dans l'identification»<sup>39</sup>, l'«amour partiel de l'objet». Ici l'identification de Lacan n'est pas celle de l'autre moins ses génitoires, mais prend pour objet exactement l'inverse : les génitoires (la pensée phallicisée<sup>40</sup>), hormis tout le reste (le déplaisant personnage). En celà nous confirmons que la portée de ce *Jacques Lacan* est celle d'un moment d'hystérisation aujourd'hui effectué à l'endroit de Lacan.

---

<sup>38</sup> En ce moment de détumescence de sa pensée, Roudinesco discrètement mais sensiblement, agite le spectre d'un Lacan qui serait devenu psychotique, un trait que nous notons ici pour dire son caractère abusif (cf. la citation ci-dessus de la page 482, mais aussi, page 490, l'usage du terme de «forclusion» à propos d'un trou de mémoire de Lacan et encore, page 513 : Lacan dans ce que lui disaient ses derniers analysants «[...] cherchait à entendre une langue fondamentale de la psychose, semblable à celle décrite par Schreber dans ses Mémoires : une langue du mathème, capable de réduire à néant le caractère aléatoire de toute parole» –affirmation qu'il faut entendre en se souvenant que lui, Schreber, cherchait à entendre celle langue fondamentale).

<sup>39</sup> Jacques Lacan, *Le transfert dans sa disparité subjective, sa prétendue situation, ses excursions techniques*, séance du 21 juin 1961.

<sup>40</sup> En dépit de la réelle méfiance que Lacan manifestait à l'endroit de la pensée. Cf : «J'ai vu assez d'électro-encéphalogrammes pour savoir qu'il n'y a pas ombre d'une pensée» (cité p. 489), à lire : «j'ai vu assez dans ce phallo gramme [...]».

## Et Lacan ?

Si ce n'était la sollicitation de cette hystérisation, l'analyste Lacan disparaîtrait absolument dans cette version de lui où sa lettre est accueillie hors son désir, lui versé au compte du déplaisant bonhomme.

Mais en serions-nous ainsi quittes avec cet ouvrage ? Certes pas. Cette hystérisation, nous ne pouvons pas ne pas le conjecturer, doit bien venir se greffer en un point de manque chez Lacan. Mais Lequel ? A quel endroit chez Lacan un manque viendrait-il fonctionner comme suscitant l'hystérisation ? Répondre sera localiser le véritable enjeu de l'ouvrage d'E. Roudinesco. Or elle n'est pas, comme l'on doit s'y attendre sans avoir entrevu cette réponse. Nous écrivons «entrevu» car, immédiatement après avoir situé «le point aveugle du discours lacanien», la question soulevée rechute dans la psychologie du personnage, en l'occurrence sa dite hantise du plagiat (on le vérifiera aisément page 443). Citons :

[...] le point aveugle du discours lacanien, c'est-à-dire son incapacité à penser la discursivité freudienne comme hétérogène à ses transformations ultérieures.

Nous pourrions discuter les termes de cette affirmation. Ou encore faire valoir que, comme pour cette autre si juste remarque (p. 115) selon laquelle lacan ne détachera jamais sa lecture du freudisme d'une clinique de la psychose, sa formulation n'est pas prise en compte dans la suite du propos. Mais, ici, c'est l'hystérisation qui tient lieu de cette prise en compte. Sera-elle poussée, en sa vérité, jusqu'à ce point de rebroussement où la dite incapacité apparaîtrait pour ce qu'elle est, le vêtement d'une impossibilité ? Etait-ce celle de Lacan ? Sera-t-elle la nôtre aussi bien ?

Rendre compte de l'impossibilité d'une hétérogénéité interne au mouvement freudien est, aujourd'hui, peut être enfin formulé comme tel, notre problème. Encore faut-il pour le poser se rendre au fait qu'il n'y a nul pacte de départ entre Freud et qui qui ce soit, contrairement à ce qu'imagine (p. 565) Roudinesco (qui se garde bien, d'ailleurs d'en donner l'exacte formulation, ce qui est pourtant le moins que l'on puisse exiger pour un pacte) Et le décrochage inconscient/unebévue (avec cette affirmation de Lacan selon laquelle il aurait lui inventé l'inconscient, ce que Roudinesco écarte d'un trait de plume en en faisant une boutade<sup>41</sup>) fut sans doute la dernière tentative de Lacan apportant une réponse à ce problème.

Son abord engage, croyons nous, la suite, et notamment une subversion de ce fantasme d'une fin de l'histoire qui hante (Roudinesco en témoigne) beaucoup de ceux qui auront disons connu Lacan, qui sont de ce fait comme poussés à imaginer cette époque comme heureuse, comme une sorte de temps béni et désormais aboli, et qui sont aujourd'hui tentés d'identifier sa mort avec celle de la psychanalyse.

Philippe Sollers<sup>42</sup>, passant récemment au 5 rue de Lille, fut attiré par un graffiti apposé sur la facade de l'immeuble. Sérieux comme un littérateur, il sortit de sa poche un petit carnet et en transcrivit le texte :

---

<sup>41</sup> De même fait-elle (p. 417) de la nomination «stécriture» un «geste dédaigneux» de Lacan à l'endroit de l'écrit alors qu'il s'agit de rien de moins que de sa théorie de l'écriture.

<sup>42</sup> Philippe Sollers nous rapporte l'événement dans *Le nouvel observateur*, n° 1505, du 9 au 15 septembre 1993, p. 10.

Si l'assassinat est l'un des beaux-arts, la psy est un art. Passant, regarde ce mur, il est sans oreille comme celui de Freud à Vienne. Le crime appelle la vengeance, elle sera terrible à l'égard de deux psys vivants, mes assassins.

Est-ce ce cri qui a permis à Sollers de lire l'inscription de la plaque commémorative, autrement dit de l'interpréter ?

Jacques LACAN  
(1901 - 1981)  
pratiqua ici  
la psychanalyse  
de 1941 à sa mort

«Il est curieux – écrit Sollers – que la plaque officielle comporte l'expression “sa mort”. La mort de Lacan ? Celle de la psychanalyse ?»

Devrons-nous désormais passer notre temps à effacer sans les lire des graffitis ?

Et comment te faire savoir, graffiteur, que Lacan ni Freud n'étaient des «psys», et que Lacan, quant à lui, parlait aux murs sans oreilles, que ce fut ainsi qu'il s'adressait à toi ?